




TOUT CE QUE  
**JE NE T'AI PAS DIT**

Kylie Fornasier

FLEURUS

*À Steven, parce qu'il est mon infini*



Traduit de l'anglais par Camille ROZE.

Titre original : *The Things I didn't say*

Text copyright © 2016 by Kylie Fornasier

First published in the English language by Penguin Random House Australia Pty Ltd

Published by permission from Penguin Random House Australia Pty Ltd

**FLEURUS**

Direction : Guillaume Arnaud, Guillaume Pô

Direction éditoriale : Sarah Malherbe

Édition : Astrid de Moussac

Direction artistique : Élisabeth Hebert

Direction de la fabrication : Thierry Dubus

Fabrication : Axelle Hosten

Composition : Pixellence

© Fleurus, Paris, 2018. [www.fleuruseditions.com](http://www.fleuruseditions.com)

ISBN : 9782215135678 Code MDS : 592590

Tous droits réservés pour tous les pays. «Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.»

Achévé d'imprimer en janvier 2018 par Lego s.p.a en Italie.

N° d'édition : J18021. Dépôt légal : février 2018.



TOUT CE QUE  
**JE NE T'AI PAS DIT**

Kylie Fornasier

FLEURUS





# 1 . Oublier

Une fois arrivée tout en haut de Peace Rock, je ne suis plus tout à fait sûre de la façon de m’y prendre. Le vent s’enroule autour de moi, me plaque les cheveux contre le visage et ride la surface du lac, en contrebas. Je jette un coup d’œil à mon cahier-de-brouillon-devenu-journal-intime, que je tiens entre les mains. C’est ici que je l’ai commencé, alors ce serait logique que ce soit ici que je le détruisse. L’idéal serait de le brûler, mais il est interdit de faire du feu dans le parc national. Je pourrais l’enterrer, mais quelqu’un pourrait le déterrer. Le dernier moyen qui me reste pour le faire disparaître, c’est de le déchirer en mille morceaux. Ça tombe bien qu’il y ait tant de vent. Ce journal intime, c’était l’idée de la psychologue-numéro-trois. Au cours de ces dernières années, j’ai fini par laisser un peu de moi sur ces pages. Et le fait est que, tout simplement, je n’ai plus envie d’être cette Piper Rhodes-là.

Du bout du pied, je pousse une brindille au bord du rocher et la regarde voler dans les airs avant de se poser à la surface du lac. Aujourd'hui, l'eau est couleur aurore, d'un bleu-doré qui annonce les premiers rayons du soleil. Le lac donne envie, même avec ces nuages annonciateurs d'un orage d'été, qui s'accumulent dans le ciel. C'est le week-end, les derniers jours de liberté avant la rentrée scolaire. Comme il est encore tôt, il n'y a personne d'autre que moi. Plus tard dans la journée, des grappes de gens feront la queue pour sauter depuis Peace Rock dans l'eau. Façon scène de pub pour soda. La mairie a planté un panneau de signalisation jaune où un petit bonhomme en train de plonger se cogne la tête sur un rocher immergé, mais cela n'empêche personne de continuer à sauter. Il m'arrive de nager dans le lac, mais toujours en y entrant depuis la rive, et non en sautant. Je ne l'ai jamais fait. Non pas que j'aie le vertige ou que j'aie peur de me faire mal, je peux rester debout ici pendant des heures, mais impossible de franchir le bord du rocher.

Officiellement, cet endroit s'appelle Mackenzie's Pool, mais j'ignore d'où vient ce nom. Ici, tout le monde l'appelle Peace Rock, à cause du grand graffiti en forme de symbole de la paix qui orne l'avant du promontoire rocheux. Étant donné que ce graffiti se trouve à environ cinq mètres au-dessus de l'eau, on peut considérer cela comme une prouesse artistique. Le graffiti a donné ce nom au rocher, mais c'est le rocher qui a

probablement inspiré le graffiti. C'est peut-être tout simplement parce que cet endroit respire *vraiment* la paix.

Je hume l'odeur familière d'eucalyptus du bush qui entoure le lac et je ferme les yeux pour mieux entendre le ruissellement de la cascade. Certains jours, son débit est d'une telle violence qu'on ne s'entend même plus penser. D'autres jours, comme aujourd'hui, c'est un mince filet d'eau qui goutte dans le lac. Il m'arrive de rester assise ici pendant des heures. C'est le seul endroit où personne n'attend rien de moi, le seul endroit où je ne risque de décevoir personne.

Dans un grand soupir, j'ouvre mon journal intime et empoigne les premières pages. La reliure résiste et je dois forcer pour les déchirer. Ç'aurait été beaucoup plus facile si ça avait été un cahier à spirale et non pas un cahier de brouillon tout bête. Le docteur Hayes avait dit que, comme c'était un cahier tout bête, j'aurais moins peur de faire des fautes dedans. Apparemment, elle n'avait pas pensé aux conséquences de son choix sur toute entreprise future de destruction de journal.

Au début, j'avais été contre cette idée de journal intime, genre plutôt-mourir-que-de-tenir-un-journal-intime. C'était l'idée la moins originale que j'avais entendue, d'autant plus que le docteur Hayes était censée être une experte en thérapie cognitivo-comportementale (quand j'ai rencontré ce mot la première fois, j'ai trouvé que ça faisait un peu expérience de la Seconde Guerre mondiale), et que les séances coûtaient plus cher à l'heure qu'un dîner dans un de ces restaurants

exorbitants où les menus sont truffés de mots comme « consommé » et « émulsion ». Alors j'avais décidé de donner sa chance à cette idée, pour mes parents et pour tous les consommés et émulsions qu'ils sacrifiaient.

Le mot « putain » revient de façon assez récurrente dans les premières pages de ce journal. Je déchire celles-ci en deux, puis les redéchire. Le vent m'arrache des mains les carrés de papier avant même que je n'aie eu le temps de tendre le bras. Je regarde ces semaines de ma vie être emportées au-dessus de l'eau et disparaître dans les arbres.

Je feuillette les pages suivantes. Beaucoup d'entre elles sont tachées de larmes. Je ne pense pas qu'il faille essuyer ses larmes. Je pense qu'il faut les laisser couler. Sinon, à quoi ça sert de pleurer ? En me plongeant dans ces pages, je me rends compte que j'y ai beaucoup écrit, malgré mon premier réflexe plutôt-mourir-etc. En fait, j'ai écrit dedans presque tous les jours, et la plupart du temps, ici, à Peace Rock. Ces pages ne sont pas simplement remplies de mots : il y a des dessins que j'ai faits, des photos que j'ai prises, des choses inutiles que j'ai trouvées et gardées. C'est beau, c'est douloureux et c'est tragique. Et maintenant, il faut que tout cela disparaisse.

Que dirait le docteur Hayes si elle me voyait, là ? Elle me demanderait comment je me sens. Malgré toute l'affection que je lui porte, je déteste cette question. Tous les psychologues la posent. La réponse n'est jamais aussi simple qu'ils aimeraient le croire. Les émotions ne se rangent pas gentiment



en ligne, bien classées, comme ma collection de paires de chaussures. Elles sont plutôt comme les chaussures de ma petite sœur Evie : il y en a partout et dans tous les sens. Impossible de traverser le couloir sans se prendre les pieds dedans.

La dernière fois que je suis allée voir le docteur Hayes, c'était à la fin de l'année dernière, avant qu'elle ne parte en Angleterre pour voir sa fille et son nouveau petit-fils. Elle se fait remplacer par un de ses collègues pendant son absence, mais je refuse de voir quelqu'un d'autre. Alors jusqu'à ce que le docteur Hayes revienne, en novembre, juste après mes dix-huit ans, je dois m'en sortir toute seule. Quand je remettrai les pieds dans le bureau du docteur Hayes, je veux être méconnaissable. Alors comment je me sens, là, maintenant ? J'ai déjà l'impression d'être un peu moins Piper Rhodes.

Mes efforts finissent par m'essouffler, alors je fais une pause. Les oiseaux gazouillent avec entrain dans les arbres tout autour. Mes parents croient que si je viens à Peace Rock c'est pour y trouver le silence, mais dans le bush, le silence, ça n'existe pas. C'est le bruit qui rend l'endroit apaisant. Les oiseaux, comme la cascade, ne s'arrêtent jamais. Quand j'étais petite, mon grand-père m'emmenait souvent en randonnée avec lui et m'apprenait à reconnaître les différents chants des oiseaux. Mon préféré, c'est celui du superbe oiseau-lyre, parce qu'il peut imiter d'autres oiseaux et plein d'autres bruits, même un obturateur d'appareil photo. Il a une queue incroyable faite de plumes en éventail, deux fois plus longue que son corps. Il

m'est déjà arrivé d'en entendre, ici, sans jamais réussir à en voir. Je passe la plupart de mes vacances d'été à me balader dans le parc national avec mon appareil photo, mais, comme moi, ils savent très bien se cacher.

Je reprends le journal et continue à en arracher les pages jusqu'à ce que j'arrive à une photo. C'est comme ça que je sais que je suis arrivée aux «pages Cassie». Son amitié avait été complètement inattendue, comme quand le soleil se met sans prévenir à briller au beau milieu d'une averse. Je ne m'étais rendu compte de la solitude que je ressentais que lorsqu'elle était entrée dans ma vie et que nous étions devenues meilleures amies. Sur une photo, nous sommes déguisées en pompom girls zombies pour notre soirée Fin du Monde chez elle. C'est une des premières photos que nous avons prises ensemble. La première d'une longue série.

Et puis j'ai tout gâché.

Mes doigts attrapent une bonne poignée de feuilles et se crispent dessus pour les arracher. Comme j'aurais aimé pouvoir me glisser dans ces pages et réécrire tout ce qui s'est passé ce soir-là. Cassie m'avait toujours beaucoup plus apporté que ce que je lui apportais, et puis je l'ai trahie. J'ai bien essayé de lui dire combien j'étais désolée, mais elle n'a rien voulu entendre. J'ai aussi essayé de lui dire quel genre de garçon il était, mais c'était trop tard.

J'agrippe encore plus fort les pages. Il vaut mieux effacer cette partie de ma vie, faire comme si Cassie n'en avait jamais

fait partie. Je déchire les pages, y compris la photo, et en fais les plus petits morceaux possibles. Le vent les emporte comme des cendres. Alors que je les regarde monter, toujours plus haut, je me souviens de la dernière chose que Cassie m'ait dite. *Je ne veux plus jamais te parler.* Impossible de retourner au lycée de Springwood, pas après ça. C'est ce qu'il y a de mieux pour tout le monde : Cassie ne me verra plus, et je ne verrai plus Liam.

Cela n'a pas été très compliqué de convaincre mes parents de me changer de lycée. Je ne pouvais pas leur dire ce qui s'était vraiment passé avec Cassie. « J'ai besoin d'un nouveau départ » a suffi. Ils espèrent tellement que cette année à Saint Mark sera différente. Que *je* serai différente.

– Faites que je ne les déçoive pas, eux aussi, je murmure dans le vent.

Le son d'un rire me fige. Je tourne la tête vers la piste qui serpente dans le bush depuis le parking, mais je ne vois personne. Je tends l'oreille, mais n'entendant plus rien, je me dis que ça devait être un oiseau. Il doit être autour de 9 heures, maintenant. Les gens ne vont pas tarder à arriver avec leurs serviettes et leurs pique-niques. Il faut que je me dépêche de finir. Il ne reste plus que quelques pages attachées à la reliure du cahier. Avec les paragraphes récents écrits pendant l'été, suivis de deux ou trois pages blanches à carreaux, encore vierges.

Cette année pourrait être différente. Il faut qu'elle le soit, d'ailleurs, car si ce n'est pas le cas, alors quel genre d'avenir aurai-je? Comment pourrai-je aller à la fac? Comment trouver du boulot? Je secoue la tête. Je ne veux pas penser à ça, pas maintenant. La seule chose à laquelle j'ai envie de penser, c'est oublier le passé et recommencer de zéro.

Je prends les pages qui restent, les arrache, les déchire, et l'instant d'après, elles dansent dans le ciel.

Je devrais dire quelques mots pour immortaliser ce moment, mais les seules choses qui me viennent à l'esprit me paraissent débiles. Alors le mot qui sort de ma bouche me surprend.

– Saute.

Je me lève et avance jusqu'à ce que mes orteils soient au bord du promontoire. Je baisse les yeux vers l'eau immobile, en bas.

– Ne pense pas, saute, dis-je.

Mais je n'arrive pas davantage à forcer mes pieds à faire un pas de plus que je n'arrive à me faire *simplement parler*.

## 2. Douter

Mais qu'est-ce que j'avais dans la tête? Comment ai-je pu penser en être capable? Je fixe des yeux le plafond, le cœur battant, la respiration haletante. Ce n'était qu'un rêve. Je le sais. Mais les peurs, elles, sont bien réelles. Ce ne sont pas les images de ce rêve qui me hantent. Ce sont les voix. *Comment tu t'appelles? Tu viens d'où? Oh, je te parle, tu m'entends?* Combien de fois me posera-t-on ces questions, aujourd'hui?

Je me force à me concentrer sur ma respiration et fais un exercice que le docteur Hayes m'a appris. Lentement, mon rythme cardiaque revient à la normale, mais je suis toujours en sueur. D'un coup de pied, je me débarrasse de ma couette. Tout ira bien. Il le faut. Je n'avais pas le choix, il fallait que je change de lycée.

Qu'est-ce que je serais en train de faire, là, s'il ne s'était rien passé, si Cassie et moi étions toujours amies? Je serais probablement en train de lui envoyer un texto pour savoir si nous

avons cours ensemble la première heure, ou pour lui demander si elle peut apporter les délicieux *biscotti* de sa maman pour la récré.

Je jette un regard à mon nouvel uniforme, posé sur ma chaise. Mon sac à dos est juste à côté, déjà prêt. Je ne peux pas rester allongée indéfiniment, à ressasser les mêmes doutes et les mêmes regrets. Dans un lourd soupir, je m'extrahis de mon lit et commence à m'habiller.

L'étape la plus compliquée, hormis le fait de réussir à me lever, c'est de nouer la cravate de l'école. Je passe dix bonnes minutes à essayer de la dompter, en tentant de me rappeler les vidéos que j'ai regardées cet été sur internet. Je n'ai pas l'habitude de porter une cravate, ou une jupe aussi longue. Je refuse même d'imaginer combien l'ensemble a pu coûter à mes parents. Cela ne m'aurait pas du tout dérangée de continuer dans une école publique, mais la seule autre qui existe dans les montagnes, sans avoir à redescendre jusqu'à Blaxland, était le lycée de Katoomba. Et à Katoomba, il n'y a pas toutes mes matières. C'est ça, le problème, quand on change de lycée en terminale.

Maman passe la tête à ma porte.

– Comment ça va, ma chérie ?

– Super.

J'essaie de prendre l'attitude la plus cool possible. Je dois prouver à mes parents que c'était la bonne décision, que je suis capable de l'assumer.

– Je suis si fière de toi, dit maman en souriant béatement. On part bientôt, alors ne tarde pas trop si tu veux avoir le temps d’avalé quelque chose pour ton petit déjeuner.

– D’accord, je réponds, tout en sachant qu’il me sera impossible d’avalé quoi que ce soit.

Maman repart pour finir de se préparer. Je baisse les yeux vers ma commode, à la recherche d’un élastique pour mes cheveux. La première chose que je remarque, ce sont mes vernis à ongles qui ne sont plus alignés et mon rouge à lèvres tombé sur le côté, ce qui signifie qu’Evie a encore dû venir fouiller dans ma chambre. Je prends le rouge à lèvres. C’est le seul que j’aie. C’est ma grand-mère qui me l’a donné, le jour de mes seize ans. Sans réfléchir, je retire le capuchon. *Un nouveau départ*, écris-je en lettres majuscules carmin sur le miroir. Je souris à mon reflet derrière les lignes rouges. Je peux le faire. Je *dois* le faire.

Lorsque je descends, personne n’est prêt. Evie est en train de chercher son bracelet porte-bonheur. Jackson est dehors, sous le porche, sur ordre de maman, pour laisser les odeurs de son déodorant se disperser afin d’éviter que nous mourions tous d’asphyxie dans la voiture. Tilly est introuvable. J’attends, et je sens que mon cœur se remet à battre fort. Je ne peux pas être en retard. Il faut que j’arrive au lycée en avance pour récupérer mon emploi du temps, trouver mon casier, les salles de cours, toutes ces choses qui sont tellement plus difficiles pour quelqu’un comme moi.

Vingt minutes plus tard, après un certain nombre d'éclats de voix de notre part à maman et à moi, nous sommes presque tous dans la voiture. « Enfin », dis-je lorsque Evie se tortille pour atteindre la banquette arrière. Elle se penche entre les deux sièges avant et me tend son bracelet porte-bonheur.

– Tu peux le mettre aujourd'hui, si tu veux.

Je regrette immédiatement de m'être mise en colère contre elle.

– Merci, Evie, dis-je en faisant glisser le bracelet à paillettes autour de mon poignet avant de lui sourire.

Je l'enlèverai avant d'entrer en classe, mais bien sûr je ne le lui dis pas. J'espère qu'en ce court laps de temps il me portera vraiment chance.

Maman allume la radio en faisant marche arrière dans l'allée et la dernière chanson de Taylor Swift remplit l'habitacle. Evie se met à chanter dessus à tue-tête.

– Ta gueule, Evie, s'exclame Jackson en lui donnant un coup de coude dans les côtes.

En temps normal, c'est à ce moment-là que je me serais jointe à Evie, juste pour embêter Jackson, mais je crois que là je serais incapable de prendre assez d'air dans mes poumons pour réussir à chanter. Déjà que le simple fait de respirer me demande une bonne dose d'efforts...

– Change au moins de radio, dit Tilly d'un air blasé.

Tout la blase, en ce moment. Je ne me rappelle pas avoir été ne serait-ce que d'un quart aussi blasée qu'elle, à onze ans.



Mais bon, à onze ans, je n'étais pas tout à fait ce qu'on peut appeler une fille normale.

– Moi, j'aime bien cette chanson, dit maman. Tu sais, Tilly, tu as failli t'appeler Taylor!

– C'est un prénom de garçon, répond Tilly.

– Et Tilly, c'est un nom de chien, dit Jackson.

Il a trois ans de plus que Tilly et à eux deux ils se disputent trois fois plus que nous autres.

– On peut avoir un chien? demande Evie.

Maman soupire.

– Tilly n'est pas un nom de chien, et non, nous n'aurons pas de chien.

Dans le rétroviseur, je vois Evie se mettre à boudier.

– Et pourquoi pas? je demande.

– Parce qu'un chien ça pourrait faire peur à mes clients.

Maman est coiffeuse. Son salon est juste à l'arrière de notre maison, dans le garage. Avant, elle en avait un en face de la gare, à Wentworth Falls, mais comme ça, maintenant, elle peut nous crier de faire nos devoirs tout en s'occupant de ses clients.

– On pourrait avoir un chien qui ne fait pas peur, dis-je. Comme un carlin.

– Les carlins, c'est moche, répond Tilly.

Alors que je m'apprête à prendre la défense des carlins, je m'aperçois que nous sommes presque arrivés devant mon nouveau lycée. Je suis la première à être déposée parce que j'ai expressément demandé à être là en avance.

Nous passons le portail du lycée et mon cœur se remet à battre à toute allure. J'aurais dû arriver encore plus tôt. Il y a déjà plein de gens partout. Je jette un coup d'œil à l'heure, sur le tableau de bord. J'ai trente minutes avant la sonnerie.

– Ça ira? me demande maman.

Je hoche la tête.

Maman se retourne sur son siège.

– Soyez sages pendant que j'accompagne Piper.

Evie m'envoie un bisou, et Tilly et Jackson me disent au revoir sur des tons qui masquent mal leur désintérêt.

Nous empruntons l'allée qui mène jusqu'au bâtiment administratif et passons à côté de groupes d'élèves qui se racontent ce qu'ils ont fait pendant l'été. Certains me jettent un coup d'œil avant de replonger dans leur conversation. Nous nous arrêtons juste devant la porte et maman se met à trifouiller ma cravate.

– Mais comment tu t'y es prise?

Je retire ma cravate de ses mains.

– Désolée. Tu es ravissante. Tu veux que j'entre avec toi?

Je hoche la tête, parce que même si je peux m'occuper toute seule de ma cravate, j'ai besoin de ma mère pour faire ce genre de choses. Mais elle ne pourra pas aller beaucoup plus loin que ça et, après, je serai toute seule. Avec Cassie, je n'étais jamais seule. Elle avait rempli tous les espaces vides.

Le bâtiment administratif est tout en carrelage et en verre, le genre d'endroit où le moindre son résonne. Un professeur

passé devant nous et franchit la porte qui mène à la salle derrière la cloison vitrée de l'accueil. Un groupe de filles, sûrement des cinquièmes ou des quatrièmes, est au guichet, occupé à parler de quelque chose. Je reste un peu en retrait pendant que maman s'avance vers l'accueil et attend son tour. Le groupe de filles finit par partir, non sans me regarder du coin de l'œil, et maman engage la conversation. Je n'entends pas ce qu'elle dit à la dame de l'accueil, mais celle-ci me regarde en hochant la tête, comme si elle mettait une étiquette sur un visage, sur mon visage. C'est plutôt bon signe, en fait. Ça veut dire que le proviseur lui a parlé de moi. J'espère que mes professeurs aussi auront été mis au courant.

La dame quitte son guichet et maman s'approche de moi.

– Elle va t'imprimer ton emploi du temps et essayer de trouver ton numéro de casier. Il faut que je file déposer ton frère et tes sœurs sinon ils seront en retard. Tout ira bien ?

J'acquiesce. Parfois, j'ai l'impression d'être un chien en plastique, un de ceux que l'on met sur le tableau de bord des voitures et dont la tête bouge en permanence d'avant en arrière. Il m'arrive aussi de faire non de la tête, mais la plupart du temps, je me contente d'acquiescer.

– Passe une bonne journée. Souviens-toi que personne ne te connaît, ici, me murmure maman. Personne ne t'oblige à être la fille qui ne parle pas.

Je détourne les yeux; même après toutes ces années, mes propres parents ne comprennent toujours pas. Maman

m'embrasse sur la joue et part. La dame de l'accueil revient quelques minutes plus tard. Son badge indique qu'elle s'appelle Anna. Quatre lettres, deux syllabes dont je doute pouvoir me servir avant longtemps. J'avale le nœud qui me serre la gorge.

– Voilà ton emploi du temps et ton carnet de correspondance, me dit-elle en me tendant une feuille et un grand carnet. Il y a un plan du lycée page 5. Ton casier est le numéro 148, au bout du couloir sur la gauche. Madame Diaz, la responsable de ton année, espérait pouvoir te rencontrer ce matin mais elle a eu des choses à faire. Je suis sûre qu'elle cherchera vite à te voir. L'appel aura lieu au labo numéro 4. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à me demander.

Elle se raidit puis se mord la lèvre, comme si elle avait dit quelque chose qu'il ne fallait pas. Les gens disent toujours ce qu'il ne faut pas, avec moi, et le pire moment, c'est lorsqu'ils s'en rendent compte. Je suis désolée pour eux, vraiment. Je suis sûre qu'on n'arrête pas de dire aux aveugles « Regarde ça » ou aux sourds « Écoute ça ». L'erreur est humaine. La seule façon de montrer à Anna que ce n'est pas grave, c'est de lui sourire.

Son visage se détend.

– Tu veux que je demande à un élève de t'accompagner ?

Je fais non de la tête et attrape mes documents. Je ne veux pas paraître impolie, mais il faut que je marque mon territoire.

Elle s'habitue à moi. Je lui souris à nouveau rapidement et fais demi-tour.

En marchant dans le couloir, je regarde les élèves traîner près de leur casier ou passer à côté de moi. Personne n'a l'air de m'accorder plus qu'un coup d'œil. Ma respiration est lente et maîtrisée. Ça va aller. Au moment où j'arrive à mon casier, la sonnerie retentit. Je jette mon sac dedans et attache mon cadenas. Je suis plutôt bonne en lecture de plan mais celui que le lycée m'a donné ressemble à un vieux schéma de parc à thème. Il me faut cinq bonnes minutes pour rejoindre le labo et, au moment où j'arrive enfin devant, je décide de ne pas entrer, puisque l'appel sera fini d'un instant à l'autre.

Trouver la salle 12 pour le cours d'allemand s'avère tout aussi difficile. Je fais une pause juste devant la porte pour prendre une grande inspiration. Mon réflexe, en entrant, est de foncer directement au fond de la salle et de prendre la place la plus proche de la fenêtre, mais je me force à m'approcher de la professeur, devant. Elle a les cheveux courts et teints en rose, comme une pop-star allemande, du genre de celles qui font l'Eurovision.

– *Hallo*, me dit-elle dans un accent allemand convaincant lorsqu'elle me voit.

Je lui tends ma carte de lycéenne en baissant les yeux et sans dire un mot, évidemment. Elle la regarde rapidement et, Dieu merci, son visage s'éclaire.

– Bienvenue, Piper. Je suis *Frau* Fortunat. Tu peux t'asseoir.

Rassurée, je lui souris et commence à me diriger vers le fond de la salle en évitant les regards. Il n'y a pas beaucoup d'élèves, ce qui est une bonne nouvelle.

– *Nein, nein, nein*, m'interpelle *Frau* Fortunat avant même que je n'aie eu le temps de poser mes affaires. Hors de question que tu t'assoies tout au fond. Pourquoi tu n'irais pas à côté de *Herr* Kennedy?

Ce n'est pas comme si je pouvais protester, mais je lance quand même un regard implorant à *Frau* Fortunat. Elle se contente de hocher la tête d'un air enthousiaste et m'indique une table, au deuxième rang, à laquelle est assis un garçon. Je marche lentement vers la table. Au moins, elle est près de la fenêtre.

– Salut, dit le garçon lorsque j'arrive à son niveau.

Je lui jette un regard en lui souriant, ce qui, dans la plupart des cas, semble être un substitut adéquat pour « bonjour ». Mais je fais l'erreur de le regarder. Je ne sais pas si ce sont ses yeux ou ses taches de rousseur mais le fait est que j'ai l'impression de ne plus savoir comment je m'appelle ni où je me trouve. La dernière chose dont j'aie besoin, avec mon anxiété qui s'emballa aussi vite qu'une roue de hamster, c'est de m'asseoir à côté d'un garçon qui a des taches de rousseur.

Je garde les yeux rivés devant moi, m'assois et commence à m'affairer en posant mes livres sur la table et en sortant les stylos de ma trousse. C'est toujours pratique de se balader avec des tas d'affaires à sortir parce que les gens ont moins tendance

à vous parler quand vous êtes en train d'installer tout votre matériel de cours. Il est également pratique que ces objets soient le moins intéressant possible, comme des gommes blanches toutes bêtes au lieu de gommes en forme de fraise, ou une règle en bois basique et non pas une règle estampillée Sea World. Personne ne posera jamais de question sur une gomme blanche ou sur une règle en bois.

Mais ce garçon-là essaie quand même de lancer une conversation.

– Je m'appelle *Herr* Kennedy, dit-il. Mais tu peux m'appeler West.

Je lui souris.

– Piper. Sympa, comme prénom, continue-t-il.

*Merci*, ai-je envie de répondre, *West aussi, c'est sympa. C'est un diminutif? De Weston? Westly?* Je ne suis jamais à court de mots. Je sais toujours exactement ce que j'aurais envie de dire, mais les mots ne sortent pas. À la simple idée de parler, j'ai la gorge qui se serre et la bouche qui se dessèche.

West me regarde en attendant une réponse.

– Joli bracelet, ajoute-t-il.

Je baisse les yeux vers les perles à paillettes en forme d'étoiles qui entourent mon poignet. Je n'arrive pas à croire que j'aie oublié de l'enlever. Ça ne devrait pas être compliqué de dire que c'est ma petite sœur qui me l'a donné, mais ça l'est. C'est toujours compliqué. Je jette un coup d'œil à West, pour essayer de voir si son commentaire était sarcastique ou sincère.

Je n'arrive pas à décrypter son sourire. Je glisse mes mains sous la table, hors de sa vue.

*Frau* Fortunat tape dans ses mains et tout le monde arrête de parler.

– Je vous souhaite la bienvenue au lycée pour cette nouvelle année, tout le monde. J'espère que vous avez passé un bon été. Une nouvelle élève nous a rejoints.

Au moment où *Frau* Fortunat me désigne de la main, ma petite roue de hamster se met à s'accélérer.

– Pouvez-vous tous dire « *Guten Morgen*, Piper » ?

– *Guten Morgen*, Piper, dit la classe d'une seule voix, comme si on était en maternelle et non en terminale.

J'ai envie de plonger sous la table ou de sauter par la fenêtre, n'importe quoi, pourvu que je disparaisse. Au lieu de cela, je force les muscles de mon visage à se crispier en un sourire et baisse la tête vers la table. *Frau* Fortunat attire à nouveau l'attention de la classe vers elle en tapant dans ses mains. Elle me fait penser à Mary Poppins, si Mary Poppins avait eu un jean et des cheveux roses.

– Si ça ne t'a pas donné envie de partir en courant, attends qu'ils te chantent « Joyeux anniversaire » en allemand, me souffle West.

Je ris doucement. Rire, c'est involontaire, à la différence de parler.

*Frau* Fortunat se lance dans un petit discours sur le fait que c'est notre dernière année et qu'il est très important que l'on



fasse des efforts. J'aime écouter les professeurs nous faire des leçons sur tel ou tel sujet. Il n'y a rien que je déteste plus que les professeurs qui posent des questions et attendent que ce soient les élèves qui fassent la plupart du cours.

Après son discours, *Frau* Fortunat nous passe un enregistrement de conversation en allemand. Nous l'écoutons et nous répondons à des questions. Je trouve ça facile, et c'est une des raisons pour lesquelles je fais allemand. Quand le proviseur a vu que c'était une de mes matières, il a cru que c'était une blague. Je reconnais que c'est assez bizarre de suivre une matière qui demande surtout à être parlée, alors que je ne parle surtout pas.

Quand j'avais huit ans, ma famille est partie habiter en Allemagne pendant un an, pour le travail de mon père. Je suis allée dans une école anglophone, mais l'allemand faisait partie des matières principales. Je ne parlais pas beaucoup à l'école, alors qu'à la maison je passais mes nuits à m'entraîner à parler allemand jusqu'à m'en abîmer la voix. J'ai vite appris à parler cette langue, comme si j'étais faite pour ça. Ce qui est dommage, c'est que je l'ai vite perdue en revenant en Australie. Je ne m'y suis remise que l'année dernière. En quatrième et en troisième, au lycée de Springwood, les seules langues qu'on pouvait prendre en matière secondaire étaient le français et le japonais. L'allemand pour débutant n'a été proposé pour la première fois en matière principale que l'année dernière, grâce à un professeur qui venait d'arriver.

Pour passer mes oraux, je m'enregistrais en vidéo, en classe, à l'heure du déjeuner. Pour l'allemand, bien sûr, mais aussi pour toutes les autres matières – il y a des oraux dans presque toutes les matières, sauf en maths. Je ne trouve pas pour autant qu'il soit facile de parler devant une caméra, mais au moins, ce n'est pas impossible.

– T'as trouvé ça dur? me demande West lorsque l'enregistrement s'arrête.

Je hausse les épaules et garde les yeux rivés sur *Frau* Fortunat. Le truc, c'est de toujours faire croire qu'on est complètement plongé dans quelque chose. Mais aucun de mes trucs ne semble fonctionner avec West. Il baisse les yeux vers ma feuille.

– Ah, c'est pas bête. Moi, j'ai complètement inventé. Ben ouais, ça veut rien dire, pourquoi le type demanderait le prix d'un pied?

Je n'arrive pas à savoir si c'est une blague ou s'il croyait vraiment que la conversation tournait autour des pieds, mais quoi qu'il en soit, je ris.

– *Herr* Kennedy et *Frau* Rhodes, j'apprécierais que vous arrêtiez de bavarder.

Eh ben ça, c'est une première. Jamais on ne m'avait demandé d'*arrêter* de parler.

*Frau* Fortunat lit à voix haute les réponses. Les miennes sont toutes bonnes. West me regarde en hochant la tête. Le reste de la deuxième heure est consacré à la conjugaison de verbes, au

tableau. *Frau* Fortunat fait une erreur sur le futur de « manger », mais naturellement, je ne dis rien.

Enfin, la récré sonne. Le problème, quand on a beaucoup de choses à sortir de son sac, c'est qu'on a beaucoup de choses à ranger à la fin des cours. J'imagine que West sortira en même temps que les autres, mais il m'attend.

– Alors, tu viens de quel lycée? me demande-t-il en me regardant empiler mes livres.

Les questions que je redoutais ont fini par arriver. Je fais semblant de n'avoir rien entendu.

– Tu veux que je te fasse visiter le lycée?

Je continue à ranger méthodiquement mes affaires dans mon sac et j'étudie les différentes options qui s'offrent à moi. Si je fais non de la tête, il croira que je ne suis pas polie, ce qui n'est pas un bon début, surtout que j'ai déjà commencé à faire semblant de l'ignorer. Si je sors de la classe en même temps que lui, il essaiera sûrement de lancer une conversation et quand je ne répondrai rien, il pensera que je suis timide, au moins pour le moment. Je réponds à West par un petit mouvement de tête et me tourne vers lui afin qu'il me montre le chemin.

Le couloir s'est presque vidé, lorsque nous sortons de la classe.

– Tu as quoi, après la pause?

J'ouvre mon carnet de correspondance, en sors mon emploi du temps et le lui tends.

– Tu as maths en salle 30, dit-il en étudiant la feuille.

Il s'arrête près d'une fenêtre et me montre du doigt un bâtiment à deux étages.

– C'est là, au rez-de-chaussée. Tu as Fitzy. Mais ne l'appelle pas comme ça. Il n'accepte que « monsieur Fitzgerald ». Mais c'est quand même un bon prof. Je l'ai eu en sciences, en troisième.

Nous continuons à marcher.

– Tu n'es pas très bavarde, hein, dis-moi, dit West en me regardant du coin de l'œil.

Je fais non de la tête.

– Ça ne doit pas être amusant d'arriver dans un nouveau lycée juste en terminale. Moi, je suis ici depuis le primaire, ce qui n'est pas très amusant non plus, d'une certaine façon. Mon prof de CE2 travaille toujours ici et à chaque fois que je passe devant lui, il me demande si j'ai bien pensé à prendre ma brosse à dents.

Je lève un sourcil interrogateur.

– C'était une blague débile que m'avaient faite mes amis, et monsieur Anderson avait joué le jeu. Ils m'avaient fait croire que le jour de la fête de l'école, il y avait une opération Apportez votre brosse à dents, alors j'avais pris la mienne. Monsieur Anderson me le rappelle dès qu'il le peut.

Je ris.

Arrivés au bout du couloir, nous prenons à droite, dans un long couloir bordé de casiers. Il est tellement bondé que nous

devons nous frayer un chemin entre les élèves. Tout le monde remarque West. Certains s'arrêtent pour lui dire bonjour ou lui demander comment se sont passées ses vacances, d'autres lui tapent dans la main sans s'arrêter. Même si toute l'attention se focalise sur lui, l'essentiel de son attention à lui est focalisé sur moi. Il me montre l'entrée de la bibliothèque et les salles de sciences. Je suis tirillée entre l'envie d'être n'importe où ailleurs et l'envie d'être nulle part ailleurs.

– Salut West! s'exclame une longue fille aux cheveux bruns, en faisant un signe de la main dans notre direction.

Elle est en compagnie de quelques autres filles et garçons, au bout du couloir. Je devine immédiatement de qui il s'agit. Ce sont les Royaux, les élèves à l'allure et aux capacités athlétiques génétiquement bénis des dieux, qui règnent sur le lycée. Bien sûr West est un Royal. Je veux dire, il suffit de le regarder. Comment ne l'ai-je pas remarqué plus tôt? C'était une erreur, une grosse erreur. Je me fige. West s'arrête aussi et quelques-uns des Royaux s'avancent vers nous. Ils échangent des embrassades et des poignées de main avec West.

– Salut les gars, dit-il. Je vous présente Piper. Elle est nouvelle.

Ils me disent tous bonjour plus ou moins en même temps, alors je ne sais plus qui regarder. Là, j'aurais voulu être n'importe où, mais ailleurs. West me désigne les Royaux un par un.

– Indiana, Charlie, Taylor et Mark. Ou Maylor, comme j'aime les appeler.

Taylor passe ses bras autour de Mark et glousse.

– C'est pas drôle, dit Mark en embrassant Taylor sur le front.

– Tu as raison. Ce n'est pas drôle. C'est hilarant, rétorque West. Parce que tu préférerais «Tark», plutôt?

– Attends un peu d'avoir une copine, répond Mark en secouant la tête. Je te trouverai le pire surnom de couple du monde. Il y a tellement de possibilités... Rest, Zest, Pest...

Indiana l'interrompt en toussant:

– West, madame Diaz veut nous voir maintenant pour nous parler de nos discours de délégués pour l'assemblée générale de vendredi.

D'un coup de tête, elle fait passer ses longs cheveux par-dessus son épaule.

– Maintenant? répond West. J'allais montrer la cantine à Piper.

Je le regarde et fais non de la tête, pour dire que c'est bon, mais il ne me voit pas.

– Ouais, maintenant, dit Indiana.

West soupire.

– Dis à madame Diaz que j'arrive dans deux minutes. Je file à la cantine avec Piper.

Il m'attrape par le bras et me tire avant qu'Indiana ait pu protester.

– À plus, Piper, lance Mark.

Nous tournons à un angle et disparaissions de la vue des Royaux.

– Désolé, dit West.

Je n'arrive pas à savoir pourquoi il est si sympa avec moi. Est-ce que c'est parce que je suis nouvelle? Est-ce que c'est parce que je donne l'impression d'avoir besoin d'être sauvée? Ou alors parce qu'il est en train d'essayer de me cerner? Ce n'est jamais gratuit, surtout de la part d'un Royal, et ça, je suis bien placée pour le savoir. Et je ne suis pas prête à découvrir la raison pour laquelle il fait ça.

Devant nous, deux portes ouvertes donnent sur la cour centrale. West s'arrête sur le seuil.

– Voilà notre chère cantine, dit-il en montrant un bâtiment qui donne sur la cour.

Devant celui-ci, des élèves sont amassés en semblant de queues.

– Ne te fie pas à l'apparence des lasagnes.

Il attend que je rie, mais je ne ris pas. Je ne peux pas. Maintenant, à chaque fois que je le regarde, je vois Liam. Ils ne se ressemblent absolument pas, mais ils sont tous les deux *ce* mec, pas un simple Royal, mais *le* Royal, le garçon avec qui tout le monde discute ou a envie de discuter.

– Bon, il faut que je file, dit-il. Madame Diaz doit m'attendre.

Normalement, c'est à ce moment-là que j'aurais dû le remercier de m'avoir fait visiter le lycée, si les mots qui étaient dans ma tête avaient trouvé comment sortir. Je me conc entre sur les muscles de ma mâchoire qui se crispent et les formes que ces mots requièrent. Mais ils restent complètement coincés en moi.

### 3.

# Espérer

En rentrant à la maison, j'ai envie d'écrire dans mon journal, et puis bien sûr, je réalise que je n'ai plus de journal. Je ne peux pas non plus appeler Cassie. Ça fait presque trois mois, mais encore maintenant, c'est seulement une fois le téléphone à la main que je me souviens que ce n'est plus possible. Alors je m'allonge sur mon lit et contemple le plafond. De toute façon, je n'aurais pas su quoi écrire. Ou quoi dire.

J'ai l'impression d'avoir passé cette journée dans le brouillard. Je me souviens que quelques élèves m'ont demandé comment je m'appelais. J'ai dû écrire mon nom ou le montrer, écrit sur mes livres. La plupart du temps, les gens se désintéressent assez rapidement de moi, en pensant que je ne veux rien avoir à faire avec eux. Une fille m'a demandé si je venais de Suisse et si j'étais en échange scolaire. Je sais que je suis blonde, mais de là à me croire suisse!



Et puis il y a eu West. Il ne lui a pas fallu longtemps avant de remarquer que je ne parlais pas beaucoup. Il y a quelque chose chez lui qui me rend nerveuse. Je n'arrive pas à savoir si c'est parce qu'il me rappelle Liam ou si c'est parce qu'il a continué à me parler même après que ses questions sont toutes restées sans réponse.

Je me demande combien de temps il faudra avant que tout le monde au lycée ne se rende compte que je ne dis *rien*, jusqu'à ce que je devienne la fille au mutisme sélectif. Je déteste cette étiquette de « mutisme sélectif », comme si je choisissais de ne pas parler, comme un enfant qui refuse de manger ses épinards. Depuis mes dix ans, je fais inlassablement le même vœu quand je trouve un trèfle à quatre feuilles, celui de réussir à parler quand j'en ai envie. Je suis en train de me demander s'il y aura assez de trèfles sur terre.

On pense que le MS est lié à l'anxiété sociale. Pour moi, ils sont plus que liés, comme Flotsam et Jetsam<sup>1</sup>. Les seules personnes à qui je peux parler sont les membres de ma famille proche, le docteur Hayes et, jusqu'à *cette* soirée qui nous a arrachées l'une à l'autre, Cassie. Dès l'instant où le conducteur de bus me dit bonjour, qu'un professeur me pose une question ou que je suis face au caissier de chez MacDo, j'ai toujours les mots *bonjour, x=14* et *un Big Mac s'il vous plaît* sur la langue, mais ils y restent.

---

1. Flotsam et Jetsam sont des personnages de *La Petite Sirène* (deux méchantes murènes inséparables).

– Piper! Le dîner est prêt! dit Evie en entrant comme une tornade dans ma chambre.

Elle se met à fouiller dans tous les coins, à regarder ce qu'il y a sur ma commode, à ouvrir mes tiroirs. Ma chambre est une source constante de fascination pour elle.

– Je peux mettre ça? me demande-t-elle en sortant une de mes robes portefeuille vertes préférées.

Je lui prends la robe des mains, la plie soigneusement et la remets dans le tiroir.

– Allez, on descend, dis-je en guidant Evie vers la porte. Tu sais que papa déteste quand le dîner est froid.

Nous faisons partie de ces familles qui s'assoient autour d'une table pour dîner. Et comme nous sommes six, la table est plutôt grande. En entrant dans la cuisine, je suis accueillie par une odeur de poulet grillé et de pommes de terre.

– Où est maman? demande Tilly, déjà assise à table.

– Elle est encore avec un client, répond papa. On peut commencer à dîner.

– Super. Je meurs de faim, dit Jackson, la bouche pleine de pomme de terre.

– J'arrive, j'arrive!

Maman laisse tomber les clés de son salon de coiffure sur le banc, l'air épuisé.

– Comment se sont passés tes rendez-vous, aujourd'hui? je lui demande.

– Très bien. J'ai eu une nouvelle cliente. Elle voulait changer radicalement de couleur, alors je lui ai fait un noir intense avec des reflets champagne. Elle a dit que c'était *magnifique*<sup>2</sup>.

Papa embrasse maman sur la joue.

– C'est toi qui es *magnifique*.

Elle rit et le repousse.

– Comment s'est passée ta première journée, Piper?

– Vraiment bien, je réponds. Mes profs ont tous été sympas. La bibliothèque est immense. J'ai déjà emprunté plusieurs livres.

J'ai dit exactement la même chose à papa pendant qu'il me ramenait du lycée.

– Et les autres élèves?

– Ils ont l'air sympa.

– C'est bien, dit maman. Tu as parlé à quelqu'un?

Je sens mon visage s'empourprer.

– Pourquoi faut-il toujours que tu poses cette question? Pourquoi tu ne peux pas me demander si la cantine était bonne ou si un de mes profs a une moustache en guidon?

– Une moustache en guidon? Il y a encore des gens qui portent ça? demande papa.

Maman se verse un verre d'eau.

– Ne prends pas la mouche, Piper. Si je te demande ça, c'est parce que le docteur Hayes pense que tu vas presque... mieux.

---

2. En français dans le texte.

Et je me disais qu'en changeant de lycée, ça te permettrait peut-être de changer plus facilement d'habitude.

– Oui, eh bien ce n'est pas le cas, et je ne vais pas presque mieux, dis-je presque en criant.

Papa me regarde dans les yeux.

– Peut-être que tu devrais commencer à voir un autre psychologue, en l'absence du docteur Hayes? Ou essayer l'hypnotisme. J'ai lu un article là-dessus, l'autre jour.

Lorsqu'on m'avait enfin diagnostiqué un mutisme sélectif – à l'âge de douze ans, après des années de recherches infructueuses –, papa avait lu tout ce qu'il avait pu trouver sur le sujet. Il croit même en avoir été lui-même atteint pendant un an, à ses douze ans, quand ses parents s'étaient séparés et qu'il avait déménagé à Canberra pour vivre avec sa mère. Mais après avoir pris ses marques, s'être fait des amis et avoir compris que son silence ne remettrait pas ses parents ensemble, il avait recommencé à parler. Je pense qu'il ne s'agissait pas vraiment de la même chose. Il avait choisi de ne pas parler parce qu'il pensait que ça permettrait de faire quelque chose. Moi, je ne poursuis aucun but, avec mon silence.

Je soupire.

– Non, c'est bon. Ça va. Ne parlons plus de moi, d'accord? Maman lève les mains en signe de soumission.

– D'accord. Je suis désolée, mon cœur. Profitons de ce dîner.

– Est-ce qu'un de tes profs a une moustache en guidon? demande papa.

Je ris en faisant non de la tête, regrettant soudain mon éclat. J'ai déjà fait subir assez de crises et de colères à mes parents ces dernières années. Le problème, quand on passe sa journée à l'école sans parler, c'est que, lorsqu'on rentre chez soi, on a besoin d'évacuer toute sa colère, sa frustration et sa tension. Et quiconque s'approche un peu trop près de moi se prend un retour de flammes. Mes parents devraient être brûlés au troisième degré, à l'heure qu'il est. Je sens mes yeux piquer et se remplir de larmes.

– Tu crois que je devrais me faire pousser la moustache? demande papa.

– Les parents ne portent plus la moustache, aujourd'hui, dit Tilly en levant les yeux au ciel.

– Ah oui? Et qui en porte, alors?

– Les jeunes.

– Je peux me faire pousser une moustache? demande Evie.

– Si tu as un marqueur noir, je peux t'en dessiner une, propose Jackson.

– Personne ne dessine sur personne, dit maman.

Papa se frotte le visage, fraîchement rasé.

– Je portais la barbe, à la fac.

– N'y pense même pas, répond maman.

Tilly fait la grimace.

– Je n'embrasserai jamais un garçon qui a une moustache.

– Tu n'embrasseras jamais de garçon tout court, lance Jackson.

– Je suis bien d'accord, répond papa.

Tilly se croise les bras.

– Si, quand je serai au lycée.

– Moi, j'ai déjà embrassé un garçon, dit Évie.

– Si c'est papa, ça ne compte pas, dit Jackson.

– Si!

– Non!

Il y a des moments, comme ça, où ça n'est pas évident de réussir à en placer une, dans ma famille. Et ça continue comme ça jusqu'à la fin du dîner. Après, nous avons notre soirée Famille en Folie. C'est complètement nul comme concept. Chaque semaine, c'est à quelqu'un de différent de choisir un jeu de société. Ce soir, c'est mon tour, alors je prends le jeu préféré de papa, les Colons de Catane. Comme c'est un jeu qui se joue à quatre et que nous sommes six, nous faisons des équipes. Je me mets avec Évie, ce qui n'est peut-être pas une si bonne idée que ça. Elle refuse de vendre nos moutons contre du bois parce qu'elle les trouve trop mignons, et nous nous retrouvons coincées sans bois et avec notre troupeau de moutons. Si quelqu'un était entré dans notre maison à ce moment-là, il aurait vu une fille de dix-sept parler, crier, et à qui l'on dit même parfois de la *fermer*.



# TOUT CE QUE JE NE T'AI PAS DIT

Incapable de parler dans certaines situations, Piper Rhodes souffre de mutisme sélectif. Elle rencontre West, le joueur star de l'équipe de foot, celui dont tout le lycée parle. Malgré ses angoisses et son isolement, la jeune fille se lie à West, sans que jamais elle ne réussisse à prononcer un seul mot...

**Une histoire de confiance, d'amitié et d'amour,  
où se révèle le pouvoir des mots qu'on dit,  
et de ceux qu'on ne dit pas.**

« Je déteste cette étiquette de mutisme sélectif. Comme si je choisisais de ne pas parler ! Depuis mes dix ans, je fais inlassablement le même vœu quand je trouve un trèfle à quatre feuilles, celui de réussir à parler quand j'en ai envie. Je suis en train de me demander s'il y aura assez de trèfles sur terre... »



RETROUVEZ TOUTE L'ACTUALITÉ  
DES ROMANS FLEURUS



16,90€ TTC France  
[www.fleuruseditions.com](http://www.fleuruseditions.com)